

L'embarras des richesses

Nous te quittons, ô vieil abri de chaume,

Oui, mes enfants, rendez grâce à genoux ;

La faim n'est plus, nous avons un royaume ;

Un ciel plein d'or vient de s'ouvrir sur nous.

Nous, si joyeux quand jadis une obole

Brillait un jour au foyer indigent,

Nous héritons ! la misère s'envole :

Merci, mon Dieu, merci, j'ai de l'argent !

– Ma fille, à toi des parfums, des dentelles,

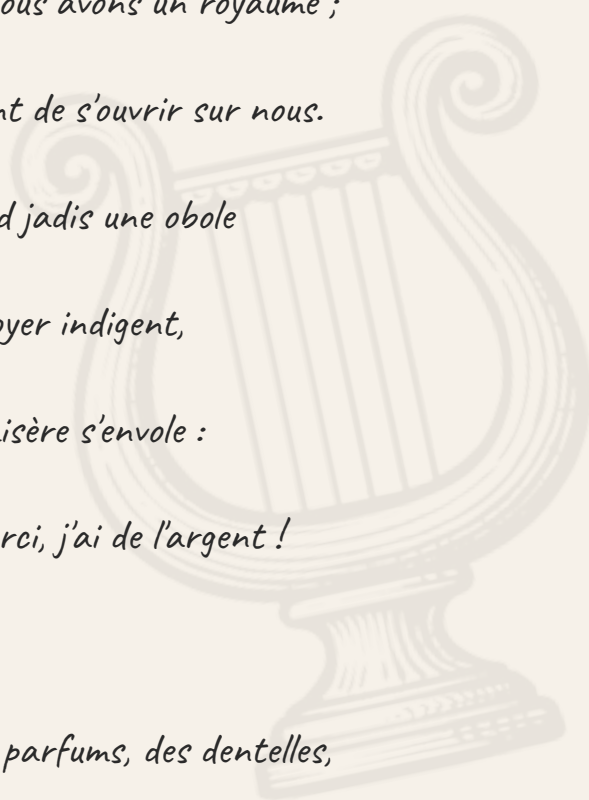
Comme au château des parures de fleurs ;

Tous les plaisirs des heureuses mortelles ;

Les bals, les ris, au lieu de nos douleurs !

– A toi, mon fils, des coursiers et des fêtes !

– A nous, la paix loin de tout soin rongéant



Et le satin pour reposer nos têtes :

L'argent ! l'argent ! Dieu, qu'il est beau, l'argent !

Quoi ! des palais c'est la toute la joie !

Vos yeux, enfants, perdent leurs doux éclairs.

Bien vite, hélas ! aux jours filés de soie,

Un dieu jaloux mêla des jours amers.

Malheur ! malheur ! aurais-je fait méprise ?

Et, sur les flots, pilote négligent,

Pris pour le port le roc où l'on se brise ?...

L'écueil ! mon Dieu, l'écueil, est-ce l'argent ?

Reprends ton hôte, ô mon ancien asile,

Où des haillons m'ont protégé trente ans.

Des lits dorés le doux sommeil s'exile,

Reviens, misère, et rends-nous le printemps !

Loin des cités, mes enfants, je l'espère,

Laira sur nous un bonheur moins changeant ;

Oui, dans vos bras, serrez votre vieux père ;

Merci, mon Dieu, je ne veux plus d'argent.

Henri-Frédéric Amiel (1821-1881)

